

**ASSOCIATION
DES AMIS DE
MARIUS BORGEAUD**

Billet du comité

L'Association des Amis de Marius Borgeaud a vu le jour le 9 mai 1993. Mesdames Edith Carey, Anne-Françoise Pelot, Christine Petitpierre et Monsieur Jacques Dominique Rouiller en furent les membres fondateurs. Par la suite, Messieurs Jean-Claude Givel, Jean-David Pelot et Pierre-Alain Tâche acceptèrent d' étoffer le comité de cette institution qui entend promouvoir l'œuvre singulière et attachante de ce grand peintre vaudois du début du siècle.

Récemment, pour des raisons de manque de disponibilité dues à sa tâche de conservatrice du Musée Jenisch, Mme Edith Carey s'est retirée du comité, quittant dans le même temps la présidence de l'association qui lui avait été confiée jusqu'à l'assemblée générale. Devant les charges qui sont les siennes, M. Pierre-Alain Tâche ne réitère pas non plus son mandat au sein du comité. Nous sommes donc à la recherche de nouvelles forces vives. A la faveur de l'exposition Borgeaud l'an passé au Musée Jenisch et de la parution de la monographie aux Edi-

tions du Verseau*, la mémoire de l'artiste a été ravivée. Plus de cinquante personnes sont devenues membres de notre association, ainsi que quelques entreprises. Nous les en remercions chaleureusement. Notre objectif est bien sûr d'améliorer ce score et de pouvoir compter dans nos rangs, d'ici un ou deux ans, une centaine de personnes.

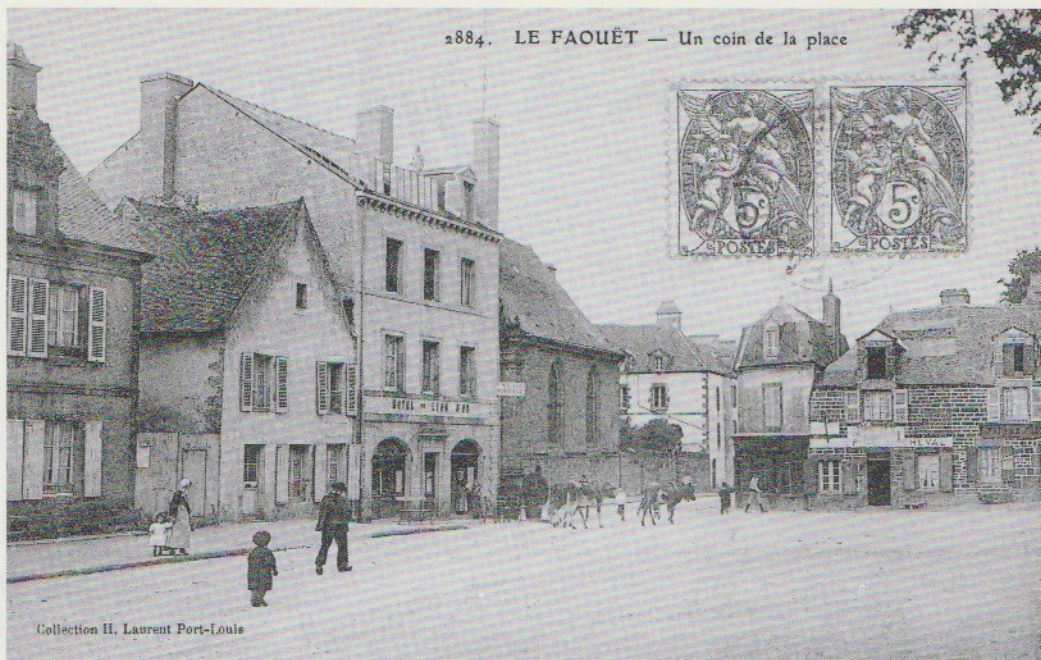
Grâce aux cotisations des membres et au soutien de la Loterie Romande, l'Association des amis de Borgeaud va concrétiser à plus ou moins long terme quelques-uns de ses projets. Il est envisagé de faire connaître Marius Borgeaud en Suisse alémanique et au Tessin. La réalisation d'un court métrage est d'ores et déjà programmée, sa sortie devrait correspondre à la fin de cette année.

C'est avec plaisir que nous avons appris le dépôt, début mai, au Musée Jenisch à Vevey, des archives réunies par Marius Borgeaud et son épouse, détenues par Me Teissèdre à Paris, exécuteur testamentaire du second mari de Madeleine Borgeaud. Ces docu-

ments permettront de parfaire la connaissance de l'œuvre et de l'homme. La consultation en sera accessible à celles et ceux désireux d'en savoir plus. De notre côté, nous ne manquerons pas de les examiner avec toute l'attention qu'elles requièrent. Ceci dans l'intérêt même de notre association.

Malgré la morosité ambiante, notre association a le vent en poupe. Nous entendons également en faire un lieu de réflexion et souhaitons, en dehors de l'appui matériel apporté par les membres, pouvoir bénéficier d'informations qui permettraient de documenter plus complètement encore notre connaissance de l'œuvre. Ne manquez pas de nous aider dans ce sens, tout en sachant que nous observerons la discrétion qui s'impose vis-à-vis des collectionneurs et éventuels nouveaux acquéreurs de toiles du maître.

* *Marius BORGEAUD – Poète de la lumière et magicien de la couleur.* Editions du Verseau, CH-1026 Denges.



Sur la place,
l'Hôtel du Lion d'Or,
fréquenté par
les peintres
dès le début du siècle.

Collection H. Laurent Port-Louis

Le Faouët et ses artistes au temps de Marius BORGEAUD

par Daniel Le Meste, Paris

L'auteur est originaire du Faouët. Il occupa ses loisirs d'étudiant en droit, à Paris, à fouiner chez les bouquinistes de la Seine à la recherche de tout ce qui pouvait concerner sa ville natale, réunissant ainsi une riche collection de cartes postales anciennes, dont certaines écrites par les peintres en séjour dans la localité : elles constituent une mine de renseignements sur la vie artistique au Faouët à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles.

Lorsque Marius BORGEAUD arrive au Faouët en 1920, on peut se demander s'il y vient pour la première fois et pourquoi il a choisi cet endroit de la Bretagne intérieure.

On sait que l'artiste a découvert la région dès 1908, quand il a séjourné plusieurs mois à Quimperlé, cité distante d'une vingtaine de kilomètres du Faouët où, en ce début de siècle, affluent les artistes (peintres, dessinateurs, sculpteurs et photographes). Nombre d'entre eux sont à l'époque au faite de leur célébrité, consacrés par les prix et médailles qu'ils obtiennent dans les grands Salons parisiens. Avant la Première Guerre mondiale, ils sont déjà plus d'une centaine à avoir fréquenté les lieux pour un jour, une semaine ou un mois, à tel point que les hôtels locaux ont dû s'adapter à ce phénomène : l'Hôtel du Lion d'Or est rehaussé d'un étage et surmonté d'un atelier à verrière ; celui de la Croix d'Or aménage ses combles. Sur leur publicité, tous deux mentionnent en bonne place qu'ils sont équipés « d'ateliers pour artistes et de chambres noires pour la photographie ». Ce dernier détail a son importance, car beaucoup de peintres se servent de photos pour réaliser leurs tableaux. Par ailleurs, entre 1911 et 1913, Le Faouët a vu le passage des plus importants photographes français de l'époque : Constant PUYO, Robert DEMACHY, Charles LHERMITTE, Philippe TASSIER, notamment, chefs de file de l'« école pictorialiste », qui ont réalisé

d'intéressants clichés sur la ville et ses environs. En 1911, Germain David-Nillet se plaint dans l'une de ses cartes que la localité est « envahie par les peintres, qui sont 11 à travailler en même temps à la chapelle Saint-Fiacre ». (Il s'agit peut-être là des classes estivales animées par l'Anglais Norman GARSTIN, séjournant habituellement à Quimperlé, d'où il amène régulièrement ses élèves au Faouët).

Certes, Le Faouët n'a jamais été un centre pictural comparable, par le nombre et la notoriété de ses hôtes, à Pont-Aven ou à Concarneau, mais on a du mal aujourd'hui à mesurer l'importance du phénomène qu'une si petite ville a connu en l'espace de quelques années.

Si, depuis 1908, celle-ci est accessible en train depuis Lorient, le voyage reste toutefois long et fatigant. Aussi les voyageurs préfèrent-ils encore descendre en gare de Quimperlé d'où le transport vers l'intérieur du pays est assuré par voitures à cheval. Les deux villes sont très liées : Le Faouët a toujours été dans la zone d'influence et d'attraction quimperloise.

On peut donc raisonnablement se demander si, lors de son séjour à Quimperlé, de mars à septembre 1908, Marius Borgeaud n'a pas remonté le cours de l'Ellé pour découvrir une première fois Le Faouët, ses sites et ses peintres.

Des liens insoupçonnés

Avant d'y venir en 1920, il a passé à la belle saison dix années de suite à Rochefort-en-Terre, à l'autre bout du Morbihan. Cette petite localité a, elle aussi, régulièrement attiré les artistes et, curieusement, des liens l'unissent au Faouët dans ce domaine. Parmi ses hôtes les plus illustres figurent le peintre Léon PELOUSE (1838-1891) et ses élèves : Ernest BAILLET (1853-1902), Léon JOUBERT (1851-?), Camille DUFOUR (1841-1933) et Louis TELINGE (1842-1898). Ils étudient sur le motif d'abord à Douarnenez et à Pont-Aven, puis au Faouët, avant de poursuivre sur Rochefort où ils prennent pension à l'Hôtel Lecadre. Les titres des œuvres envoyées aux Salons permettent facilement de jalonner et dater cet itinéraire armoricain. Quant à Jacques LESTRILLE (1904-1985), il n'a pas vingt ans lorsqu'il travaille à Rochefort-en-Terre en 1923 et, la même année, au Faouët, ce qui lui permet de présenter, dès 1924, des vues des deux localités aux Indépendants, puis au Salon d'Automne. Pendant une grande partie de sa vie, il viendra régulièrement à Rochefort, où très tôt, il se lie d'amitié avec le peintre américain Alfred Partridge Klots (1875-1939), que connaît aussi Marius Borgeaud.

Dans un premier temps, en 1903, Klots avait acheté les communs, puis en 1908 les ruines de l'ancien château de Rochefort-en-Terre. Quand il entreprend non pas de restaurer l'ensemble, mais de construire sur une partie des bâtiments un manoir néogothique en utilisant les matériaux d'édifices laissés à l'abandon dans la région, ses recherches le mènent au Faouët où, en 1927, il achète aux enchères les portes du célèbre jubé de la chapelle Saint-Fiacre : quelques années auparavant, celles-ci ont été mises en vente par le curé de l'époque et acquises par un commerçant du bourg (membre de la vieille famille faouëtaise des LE LEUXHE, dont sont issus plusieurs peintres), spécialisé dans les « antiquités ».

La présence d'un maître

Comme pour une grande partie des artistes venus au Faouët, il est possible que la présence sur place, de façon quasi permanente, du peintre Germain David-Nillet ne soit pas étrangère au choix de Borgeaud.

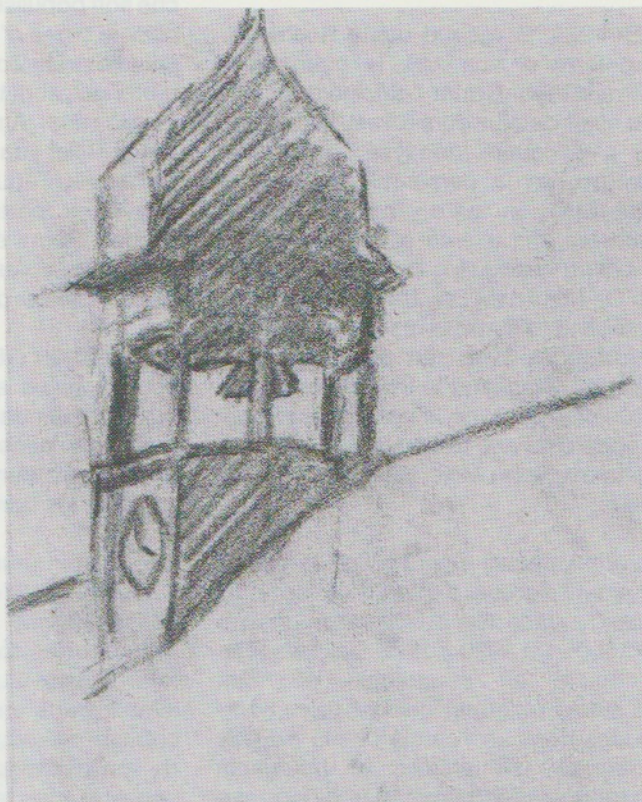
Elève, puis secrétaire de Léon Lhermitte, « monument » de la peinture académique de la fin du siècle dernier – sa *Paye des moissonneurs* lui a valu une immense notoriété –, David-Nillet l'accompagne dans ses voyages en Bretagne. Il découvre d'abord la côte nord, qui ne l'enthousiasme guère. Aussi s'installe-t-il, dès 1902, au Faouët, où il vivra une grande partie de l'année et auquel il restera fidèle jusqu'à sa mort en 1932. Bénéficiant de la réputation et du carnet d'adresses de son maître, il a tôt fait de trouver sa place au soleil. En effet, bien que sa fortune personnelle lui permette de vivre confortablement sans avoir à compter sur les revenus de son art – il sort d'une famille aisée de tailleurs de diamants jurassiens – le succès lui vient rapidement : dès 1884, il expose au Salon de la Nationale des Beaux-Arts où ses œuvres sont remarquées, ainsi que dans de nombreuses galeries parisiennes.

Au travers de sa correspondance et des corrélations de dates que l'on peut établir avec différents salons ou expositions collectives, on s'aperçoit qu'il suscite la venue de plusieurs dizaines

de peintres, amplifiant ainsi un mouvement qui existait certes auparavant, mais de façon plus limitée.

Pourtant, David-Nillet n'est pas un précurseur. Avant lui, déjà, nombre d'artistes de premier plan ont trouvé le chemin du Faouët, mais la plupart n'ont fait qu'y passer (Emmanuel LANSYER, Peter S. KRÖYER, Jean PELOUSE et ses élèves, Ernest HAREUX, Jules-Elie DELAUNAY, Alexandre FISCHER, Léon COUTURIER, Randolph CALDECOTT, pour n'en citer que quelques-uns, français et étrangers). Lui y est resté, habitant sur place plusieurs mois de l'année et prenant pension indifféremment à l'Hôtel de la Croix d'Or ou, de l'autre côté de la place des Halles, au Lion d'Or.

Il s'empresse – sa correspondance en témoigne – de faire de la publicité auprès de ses pairs pour ce « petit paradis » où la vie est très bon marché (argument qui ne peut laisser insensibles des rapins toujours désargentés), où, dans les hôtels, on fait des repas pantagruéliques pour presque rien et où les sujets d'inspiration ne manquent pas.



Un croquis inédit
de Marius Borgeaud
représentant le clocheton
des halles du Faouët.
Coll. privée.

L'abandon de Rochefort

En 1920, Borgeaud quitte Rochefort-en-Terre et son ami, le pharmacien Ernest Houal, dont l'officine constitue le sujet de plusieurs toiles. Au Faouët, il n'est guère dépaycé, puisqu'il y trouve, en la personne de François Bégasse, un autre praticien ami des artistes, qui exerce et habite dans la maison contiguë à l'Hôtel de la Croix d'Or. Intime de David-Nillet, Bégasse, mécène discret, présente bien des similitudes avec son confrère rochefortais. Borgeaud le fréquentera, mais curieusement, ne le prendra pas pour modèle de ses tableaux. Sa « période pharmacies » était sans doute passée...

L'omniprésent David-Nillet a certainement facilité les entrées de Borgeaud dans les bonnes maisons du Faouët. De 1920 à 1923, ce dernier se retrouve en compagnie de bien d'autres peintres, qui ont leurs habitudes dans un « cercle » de la rue des Cendres, où artistes et bourgeois locaux se rencontrent pour se distraire ou faire de la musique : l'épouse de David-Nillet, Adélaïde GOETT, était, avant son mariage, professeur de piano.

Il y a là, notamment, et depuis 1905, Arthur MIDY (1877-1944), originaire de Saint-Quentin, qui se partage entre son domicile parisien et Le Faouët, où il séjournera et travaillera jusqu'à sa mort, dans des circonstances particulièrement dramatiques, à la fin de la guerre. Il a sur place maison et atelier indépendant, mais n'hésite pas à se mêler à la vie locale et à la petite colonie artistique qui anime le bourg. En 1921, il fait partie, en tant qu'expert, de la commission française de restitution chargée de reconnaître en Allemagne les œuvres d'art volées en France durant la Grande Guerre (de cette mission, il ramène l'Allemande Emilie Maier, de Mannheim, avec laquelle il va se mettre en ménage, alors que son divorce d'avec sa première épouse, Berthe Benoît, elle aussi peintre, n'interviendra qu'en 1938). Compte tenu de ses sentiments germanophobes, il n'est pas certain que Borgeaud ait sympathisé avec le couple...

La colonie artistique faouëtaise de l'époque se compose également – dans l'ordre alphabétique – de Jules ADLER (1865-1952), spécialisé dans les scènes de rues et les drames de la

vie des humbles (on lui a parfois reproché son populisme, voire son « misérabilisme digne d'illustrer les romans les plus noirs de Zola »), mais ses œuvres bretonnes sont beaucoup plus tendres et colorées. Ami de longue date de David-Nillet qui l'invite à plusieurs reprises au Faouët, dont il peint le marché et le portrait des jeunes paysannes. Parmi ses élèves fréquentant la localité : Auguste LETENDRE, par ailleurs officier des troupes coloniales.

Luc CHARON (1861-1923), qui expose ses paysages et ses natures mortes aux Indépendants durant de nombreuses années, se trouve au Faouët en 1920, plantant notamment son chevalet sur les bords de l'Ellé.

Le Belge naturalisé français Oscar CHAUVAUX (1874-1965) dirige à Paris une entreprise de décoration. Après avoir suivi les cours du peintre « faouëtais » Gabriel GUAY, il se lance parallèlement dans une longue et prolifique carrière artistique, trouvant l'essentiel de son inspiration en Bretagne, dont il apprécie « les teintes douces, nostalgiques, mystérieuses et pleines de rêve ». Il vient fréquemment au Faouët, dont le musée possède aujourd'hui un nombre important de ses œuvres. Devenu conservateur du musée de Locronan en 1934, il fait la part belle aux artistes ayant un jour ou l'autre fréquenté Le Faouët, comme l'atteste le catalogue.

Gabriel CHAUVELON (1875-?), ami nantais de Chauvaux, qui parcourt la Bretagne de long en large, ainsi qu'en témoignent les œuvres qu'il présente aux Artistes français et aux Indépendants, se rend à plusieurs reprises au Faouët. Il est intéressant de relever qu'à Paris, il habite un temps non loin de Borgeaud, au 63 rue Lamarck, et que d'autre part, en 1928, il séjourne à son tour à Rochefort-en-Terre, puis à Audierne en 1931, en une sorte de pèlerinage posthume sur les traces de son confrère helvétique...

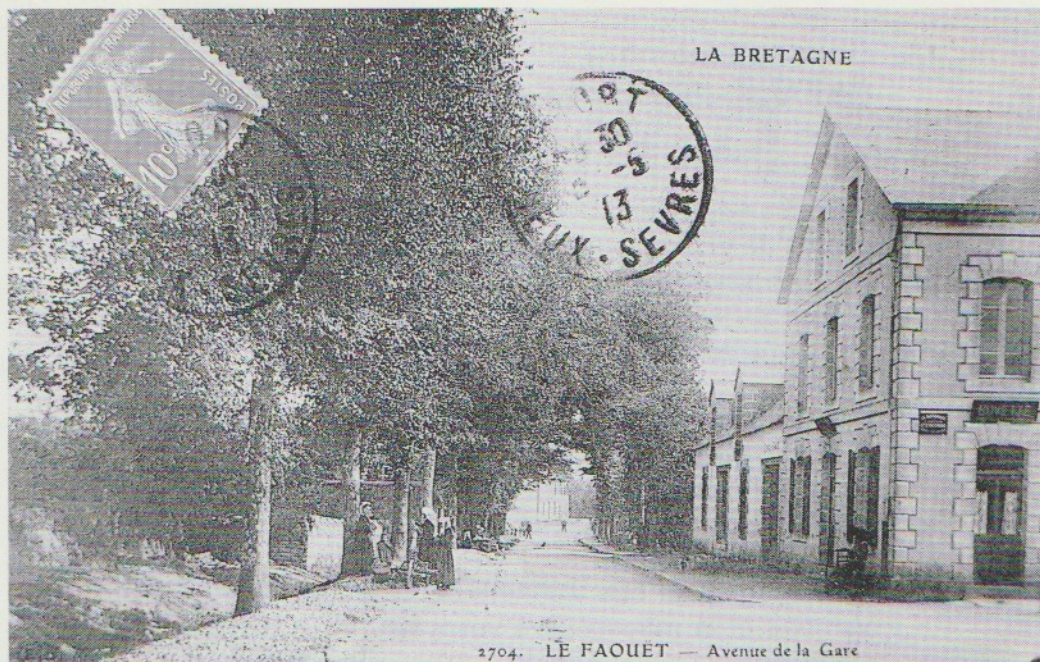
Bijoutier de formation, Jules-Charles CHOQUET (1846-1934), commence par exposer des natures mortes au Salon, avant de découvrir la Bretagne à l'extrême fin du XIX^e siècle : durant trois décennies, il y séjourne régulièrement, et notamment au Faouët, de 1907 à 1929, dont il peint essentiellement la campagne environnante (vieux chemins, sous-bois, bords de rivières ou de ruisseaux).

Le tout jeune Emile COMPARD (1900-1977) fait ses premières armes au Faouët. Grand ami de Midy, auquel il aurait été apparenté, il n'est guère apprécié du « patriarche » David-Nillet qui a du mal à saisir son style déjà très moderniste. Sa première exposition à la Galerie d'Art du Montparnasse en 1927 est saluée avec enthousiasme par le célèbre critique Félix Fénéon (le même qui, en 1917, reconnaît à l'art de Borgeaud fraîcheur et saveur). Et pourtant ses « Bretonnes à la pompe Eco » et autres « Montée à 80 », en avance pour l'époque, apparaissent aujourd'hui bien classiques par rapport à son évolution future, qui le conduira aux limites de l'abstraction et jusqu'au taoïsme. C'est peut-être sur place l'artiste avec lequel Borgeaud a pu se sentir le plus d'affinité de par la façon de traiter les sujets. En outre, tous deux ont en Asselin un ami commun.

Henry d'ESTIENNE (1872-1949), portraitiste originaire de l'Aude, trouve ses sources d'inspiration à la fois dans la mélancolique Bretagne – il fait des séjours fréquents et prolongés au Faouët – et l'Algérie ensoleillée, arrivant à traduire tour à tour et avec un égal succès le caractère sauvage de l'âme bretonne et le mystère des femmes arabes.

Après avoir promené de concert leur chevalet dans de nombreux pays d'Europe (Hollande, Pologne, Venise...), la Polonaise Caroline GRABOWSKA et l'Anglaise Ada Helena HOLT, femmes peintres et sculpteurs qui vivent ensemble à Paris où elles partagent le même atelier, abordent la Bretagne sur le conseil de leur confrère londonien, Claude Marks. En 1920, toutes deux exposent aux Indépendants une œuvre portant le même titre « Au Faouët ».

L'ingénieur des Arts et Métiers, Henri-Jules GUINIER (1867-1927), est également second Prix de Rome. Elève de Benjamin Constant, comme Midy, il peint des portraits et des nus, mais excelle aussi dans les scènes de genre inspirées par la Bretagne. Il fait de longs séjours, plusieurs années durant, à Beuzec-Conq, près de Concarneau, d'où il se rend fréquemment au Faouët. Sur place, à part quelques paysages, il peint et dessine essentiellement les femmes de la région (jeunes filles, maternités, vieilles paysannes...). En 1910, il offre un de ses tableaux à la municipalité.



Borgeaud a réalisé plusieurs toiles au Café de la Gare, un des lieux de rencontre pour les artistes de passage.

Ferdinand LUIGINI (1870-1943), peintre et aquafortiste, est spécialiste des paysages urbains sous la pluie ou sous un ciel maussade. C'est peut-être le climat qui l'attire en Bretagne, notamment à Quimper, à Concarneau et au Faouët où il travaille en 1920. C'est également un illustrateur, qu'inspirent les œuvres du poète belge Emile Verhaeren.

Plus surprenant, André PASCAL (1867-1932), natif de Sanssac-l'Eglise en Haute-Loire et pendant un quart de siècle curé de Grosrouvre, près de Rambouillet, dont il décore l'église d'importantes fresques, est au Faouët en 1920 où il peint les chapelles de Saint-Fiacre, de Sainte-Barbe et les Halles.

Elève de GUINIER, Henri THIELBAULT travaille de façon quasi exclusive en Bretagne, avec une évidente prédilection pour les scènes de ports et de parons. Il vient à plusieurs reprises au Faouët, et notamment sur les bords de l'Ellé en 1922.

Sydney Curnow VOSPER (1866-1942), de Plymouth, abandonne rapidement ses études d'architecture pour se consacrer à la peinture. Dessinateur, aquarelliste et aquafortiste de grand talent, il collabore également au journal satirique anglais « Punch ». Tombé amoureux de la Bretagne comme l'a été quelques années plus tôt son compatriote Guy Smith WILTHEW, il y séjourne régulièrement pendant plu-

sieurs dizaines d'années, et plus spécialement au Faouët où on le surnomme avec humour « le maire de Saint-Fiacre ». D'une gentillesse jamais en défaut, il est tellement intégré à la vie locale qu'il a appris le breton et peut, dit-on, aller dessiner les gens jusqu'à l'intérieur de leur lit-clos. Dernier représentant de la colonie artistique britannique à fréquenter Le Faouët (avec MARKS, WILTHEW, FEDDEN, GOTCH, GARSTIN, BARTLETT, CHETWOOD-AIKEN entre autres), il est grand ami d'Arthur Midy, et plus encore de David-Nillet, auquel il sera toujours reconnaissant de l'avoir aidé à se faire admettre des Faouëtais et à se perfectionner dans son art. Il est en outre l'un des plus fidèles habitués du Café de la Gare (« Chez Pauline »), où Borgeaud lui-même se plaît à venir.

Du côté du Café de la Gare

Après avoir travaillé pendant plusieurs années à l'Hôtel de la Croix d'Or avant son mariage, Pauline Madec ouvre le Café de la Gare en 1919. Elle en a connu des artistes, et elle en verra encore passer durant les quelque quarante ans où elle tiendra son propre établissement. En 1972, octogénaire, elle égrènera ses souvenirs pour un journaliste d'Ouest-France.

Ainsi, de 1920 à 1923, Borgeaud aura partagé les derniers moments de la période la plus féconde de la vie artistique au Faouët (le mouvement se per-

pétuera jusqu'au début des années 30, tant que David-Nillet sera en vie et, de façon plus modérée, jusqu'à la disparition de Midy en 1944).

Le peintre lausannois et son épouse semblent avoir beaucoup apprécié cette petite ville du Morbihan et certaines des personnes qu'ils y ont rencontrées, ainsi qu'en témoigne leur présence à l'exposition de David-Nillet à Paris en 1923. Dans une lettre adressée au pharmacien Bégasse en décembre 1928, ce dernier déclare avoir reçu à la Galerie Georges Petit la visite de nombreux amis faouëtais : COMPARD, CHAUVVAUX, DEZIRE, Mme Midy et, accompagnée de son nouveau et « très jeune » mari, Mme Borgeaud, qui lui a tout de suite demandé des nouvelles de Bégasse et du Faouët...

Daniel Le Meste

Les cartes postales illustrant cet article proviennent de la collection de l'auteur. Les intertitres sont de la rédaction.

EXPOSITIONS BORGEAUD EN FRANCE

Comme 1993, 1994 sera une « année Borgeaud ». En effet, grâce au soutien de la Fondation Pro Helvetia, une septantaine d'œuvres ayant figuré à la rétrospective veveysanne seront présentées en France : d'abord au Musée d'Art et d'Industrie de Roubaix, sous le titre *Marius Borgeaud - Le temps retrouvé*, du 8 avril au 29 mai prochain; puis au Musée des peintres du Faouët, du 10 juin au 2 octobre.

Le Musée Jenisch a accepté de se charger des problèmes de coordination, du transport et des assurances, et de l'« enlèvement » des tableaux dans le canton de Vaud. Il convient de souligner la générosité et la confiance dont ont fait preuve les prêteurs, et tout particulièrement les collectionneurs privés qui ont presque tous consenti à se séparer de « leur(s) Borgeaud » pendant près de sept mois.

Je suis heureuse de pouvoir vous annoncer aussi que les Archives Marius Borgeaud seront données au Musée Jenisch : l'avocat et exécuteur testamentaire du second mari de Madeleine Borgeaud, E.-J. Teissèdre, qui les conservait chez lui à Paris, a souhaité qu'elles reviennent dans le pays d'origine du peintre. Ne pouvant s'absenter en semaine à cause de son travail, M. Teissèdre et son épouse viendront à Vevey les 30 avril et 1^{er} mai, et les remettront lors de leur visite au musée, en toute simplicité, selon leur désir. Un communiqué de presse informera qu'elles pourront être consultées sur place, sur rendez-vous.

Devenez membre de l'Association des Amis de Marius BORGEAUD

Assurément, Marius Borgeaud (1861-1924) est un des peintres phares de la première moitié de ce siècle. Par le fait que l'artiste vaudois ait passé les vingt-cinq dernières années de sa vie en France, à Paris et en Bretagne, le public romand ne l'a connu que tardivement.

Une première rétrospective eut lieu en 1942, à Lausanne. Vingt ans plus tard, le Musée cantonal des beaux-arts lui rendait un important hommage, le Musée de Pully prenant le relais en 1981 et le Musée Jenisch à Vevey en 1993.

La monographie que viennent de lui consacrer les Éditions du Verseau et la rétrospective veveysanne ont certes concouru à élargir son audience. Les deux expositions présentées en France en 1994, l'une à Roubaix, l'autre au Faouët dans le Morbihan y contribueront également.

A quelques personnes particulièrement sensibles à la peinture de l'artiste romand, il est apparu urgent de créer une *Association des Amis de Marius BORGEAUD*, visant la promotion d'une œuvre aussi singulière qu'attachante. Leur enthousiasme a rencontré un bel écho puisque l'Association comptait déjà près de soixante membres à la fin 1993, au terme de six mois d'existence.

En devenant membre de notre Association, vous contribuerez à valoriser l'œuvre du peintre. Un film est en passe de se réaliser, de nouvelles expositions sont envisagées, nous songeons également à l'organisation de conférences. Les archives auxquelles nous aurons accès – récemment déposées au Musée Jenisch – devraient permettre d'éclaircir certains aspects de l'œuvre. Nous ne manquerons pas de faire profiter les membres de notre Association de nos découvertes.

Par votre adhésion, vous effectuerez un geste culturel d'importance, favorisant une meilleure connaissance du patrimoine artistique de la Suisse. Renvoyez sans délai la carte-réponse ci-jointe. D'ores et déjà merci de votre contribution. Sitôt votre candidature admise par le comité, vous recevrez les statuts de l'Association des Amis de Marius Borgeaud et serez tenu au courant de nos activités.

J'avais moi-même procédé à leur dépouillement systématique à Paris, en juillet dernier. Les compléments d'informations que j'avais ainsi réunis sur la vie et l'œuvre de Borgeaud justifieraient une petite publication, dont une expo-

sition en Suisse allemande ou italienne dans trois ou quatre ans, par exemple, pourrait constituer le prétexte.

Edith Carey, conservatrice
Musée Jenisch, Vevey